

1. Naissance d'une B.D.

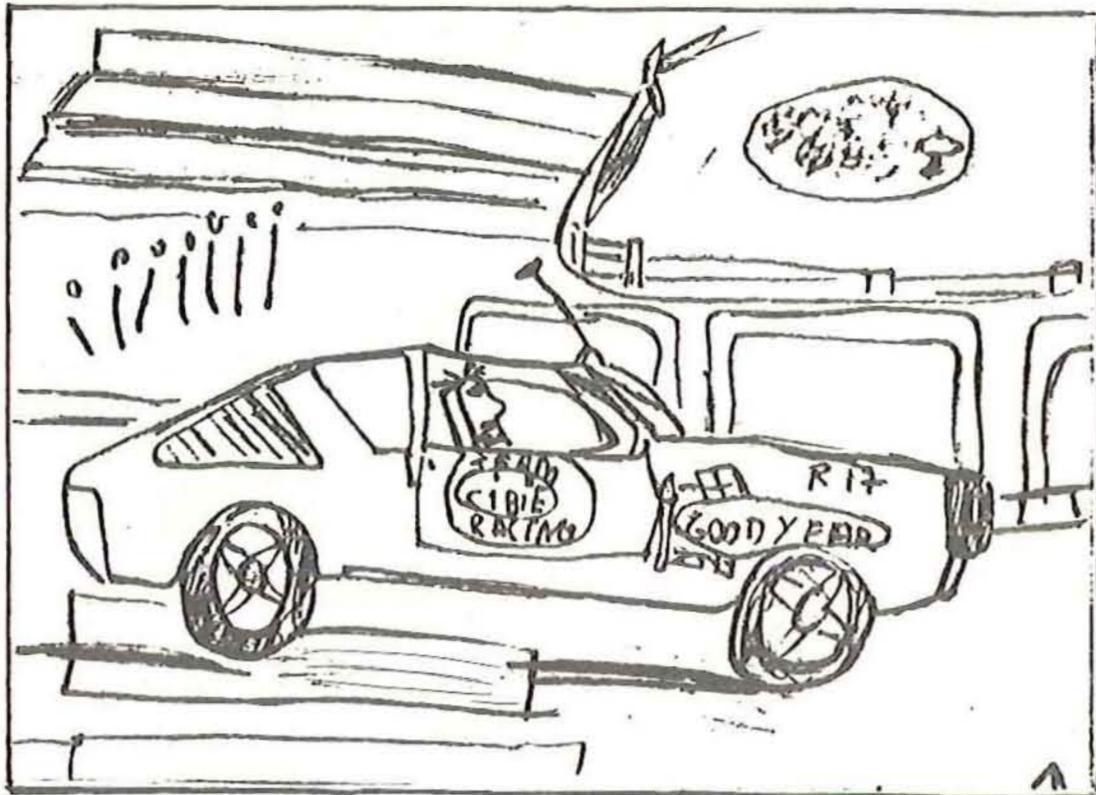
J'ai surpris un jour Marc à griffonner une B.D. sur «Monsieur X» – un instituteur tortionnaire-type – comme on en trouve encore quelques-uns dans nos établissements où ils n'ont pas tendance à se faire rares.

Nous en avons discuté avec Marc et un groupe de camarades de la classe : Jean-Yves, Laurent etc. Ensemble ils se sont donnés des idées afin de poursuivre cette B.D. jusqu'à son dénouement.

Marc et ses copains étaient passionnés de B.D. et ont su non seulement en tirer tous les principes intéressants (l'expression des visages, les plans inspirés du cinéma, l'importance de l'écriture etc.) mais aussi faire partager leurs goûts aux autres camarades de la classe.

Cela a donné lieu à un «concours» de B.D. en classe organisé par Laurent en grande partie. Nous les avons passées à l'épiscopes et commentées.

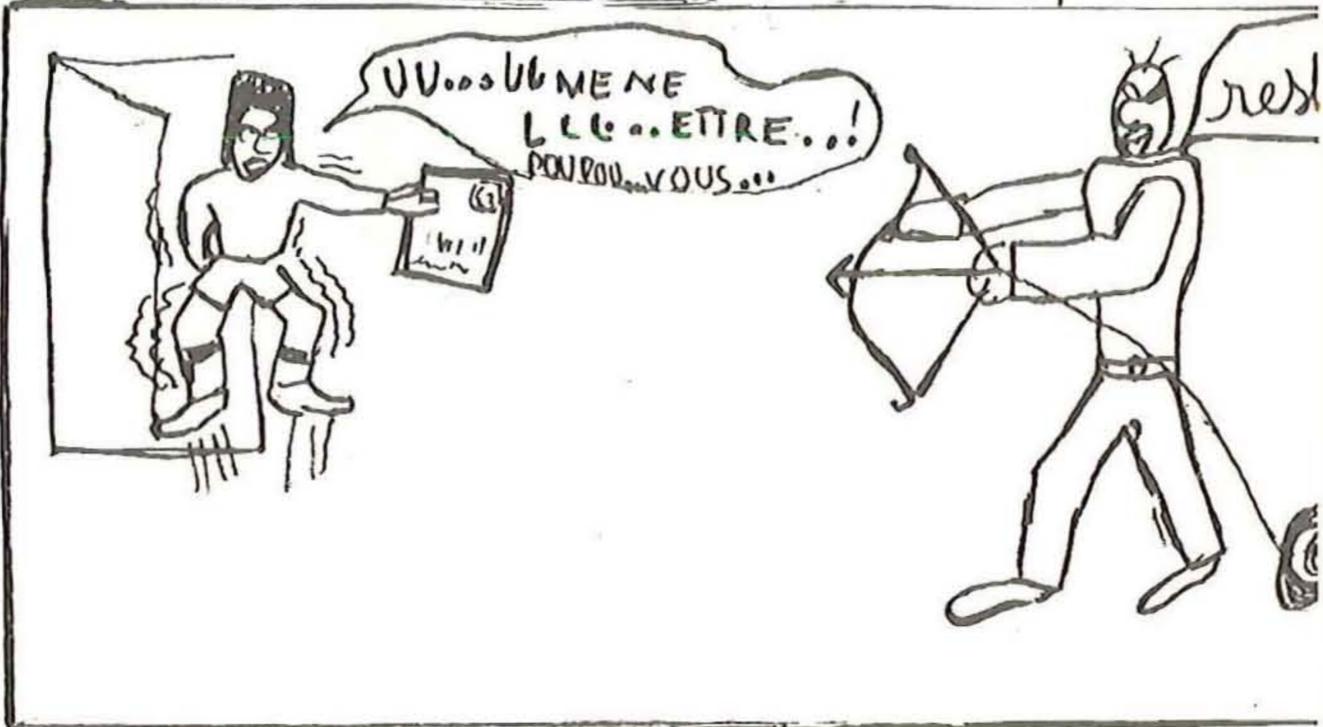
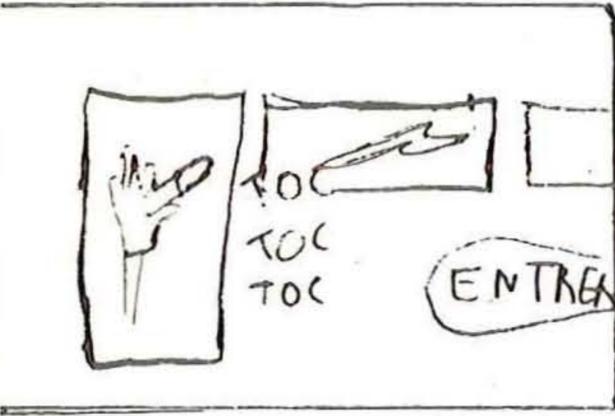
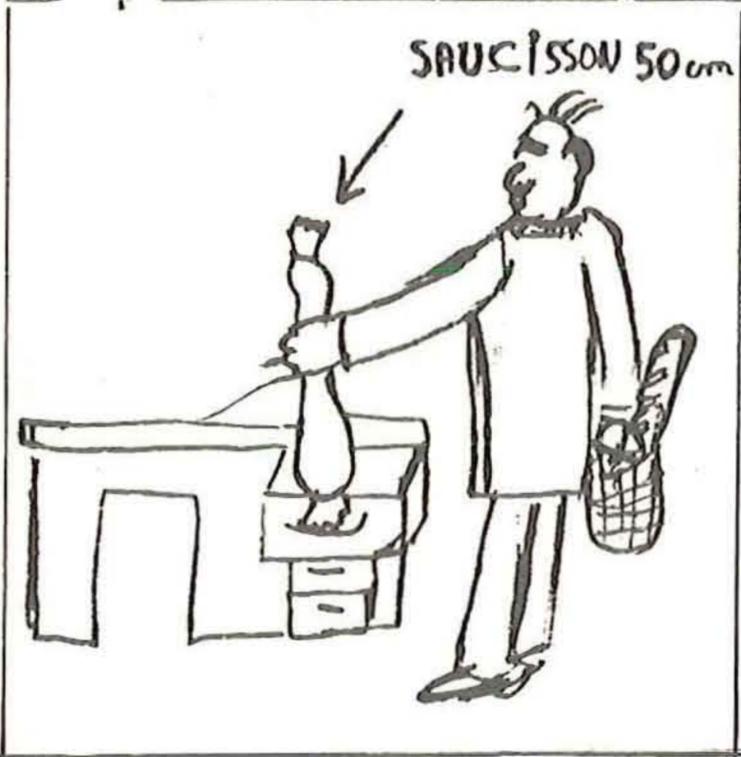
Nous avons analysé les sujets choisis, la qualité du dessin, le développement de l'histoire. Cela a beaucoup fait avancer le travail, les recherches. Nous avons projeté aussi quelques B.D. de professionnels (la «rubrique à bras» de Gotlib) qui ont pas mal fait réfléchir les enfants sur la façon de rendre un visage ou un personnage expressif. Voilà pour/comment «l'esprit B.D.» s'est développé dans ma classe.

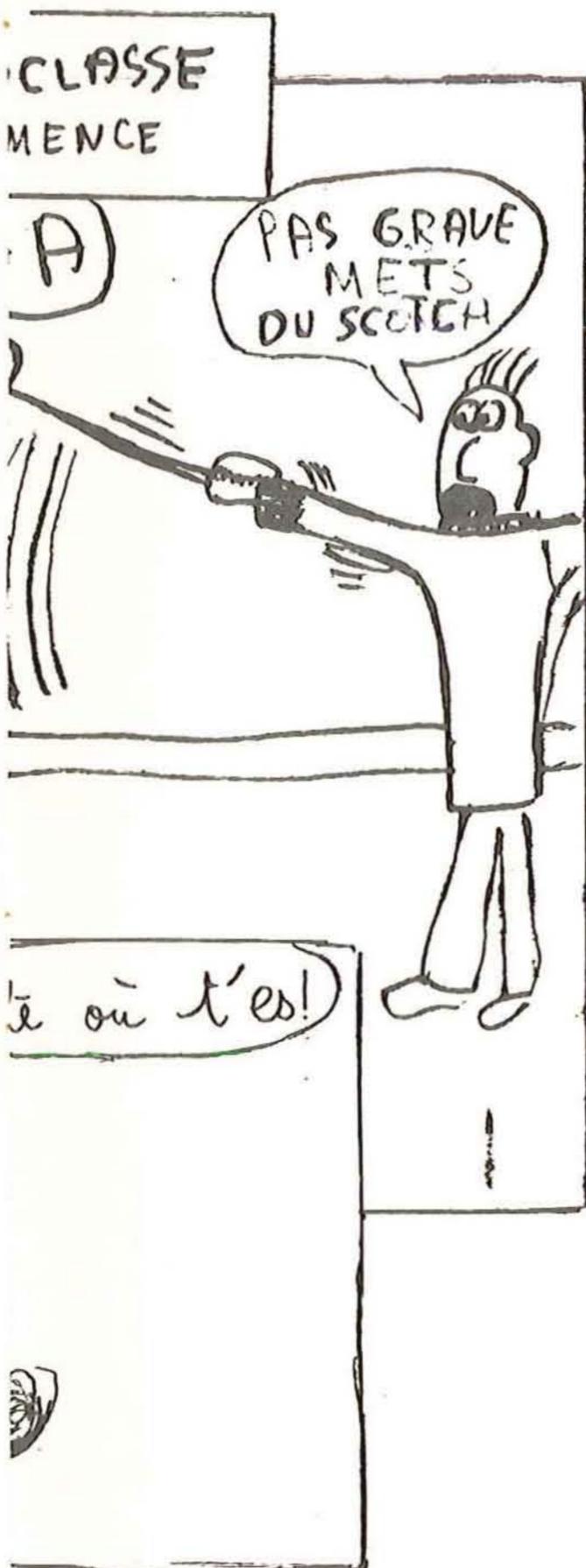


ARRIVEE DANS SA CLASSE

IL MET SON SAUCISSON DE 50cm DANS SONT IROIR

MONSIEUR X ARRIVE A L'ECOLE





2. Analyse de la répression par un enfant

Marc comme tous les enfants de l'école a eu à subir une certaine répression de la part des enseignants. Etant doué d'un humour grinçant, il s'en est donné à cœur joie pour décrire cette répression et à ses idées se sont ajoutées celles de ses camarades.

On retrouve dans «Monsieur X» :

- L'instituteur méprisant, le maître venant réprimer ses esclaves (voiture de sport, casse-croûte, transistor).
- Le maître prenant ses aises, écrasant de sa supériorité les enfants.
- Les parents sont aussi présents. Ils viennent s'inquiéter du sort fait à leurs enfants.
- L'attirail de tortionnaire assez époustouflant venant renforcer l'idée du sadisme chez Monsieur X.

H.N. LAGRANDEUR

3. Réactions des élèves de Louis OLIVE à la vue de la B.D.

3 garçons de perf. de 9-12 ans

- Elle est bien faite.
- Elle n'est pas vraie.
- On la comprend bien.
- Ça peut pas être vrai !
- Un canon ! C'est même pas vrai.
- C'est pas vieux ça m'sieur, 1977.
- Il faisait qu'écouter la radio, le maître !
- Il était fou, ce maître !
- Il lui coupe les oreilles !
- Les autres classes, «ils» le savaient que le maître il était comme ça ?
- Il ressemble à Monsieur X... (censure de l'adulte).
- Ça se peut pas un maître méchant comme ça !
- Il se saoule pas ?
- On dira qu'il a de l'électricité !
- C'est pas vrai ça M'sieur !
- Si on savait qui c'était, moi, j'y vais, je le tue !
- Il faudrait ce maître pour Manuel !
- D'où il sort tous ces canons ?

3 filles de perf. de 9-12 ans

Elles n'ont pas compris l'épisode de l'oreille coupée... ni la lettre anonyme («c'est le facteur»).

- Il prie pour pas être percé.

Ont compris l'humour de «caressais» (petits rires).

- *Frigidaire : il est sauvage, ce maître alors !*
- *On voit la hache.*
- *... On voit la peur, M'sieur.*
- *Putain, «ils» vont se venger les mères !*
- *Là c'est le père et la mère...*
- *Ha ! oui... la femme elle irait chercher...*
- *Non c'est pas le feu, il a dit : «feu !».*
- *Il reçoit la bombe et il dit : ouille !*
- *C'étaient les élèves... le prof il les a tués...*
- *Là c'est le maître qui s'en va à l'école...*
- *M'sieur, ça n'existe pas une voiture de course.*
- *Il se met en rage, il se fait rouge, rouge !!!*

4. Commentaires

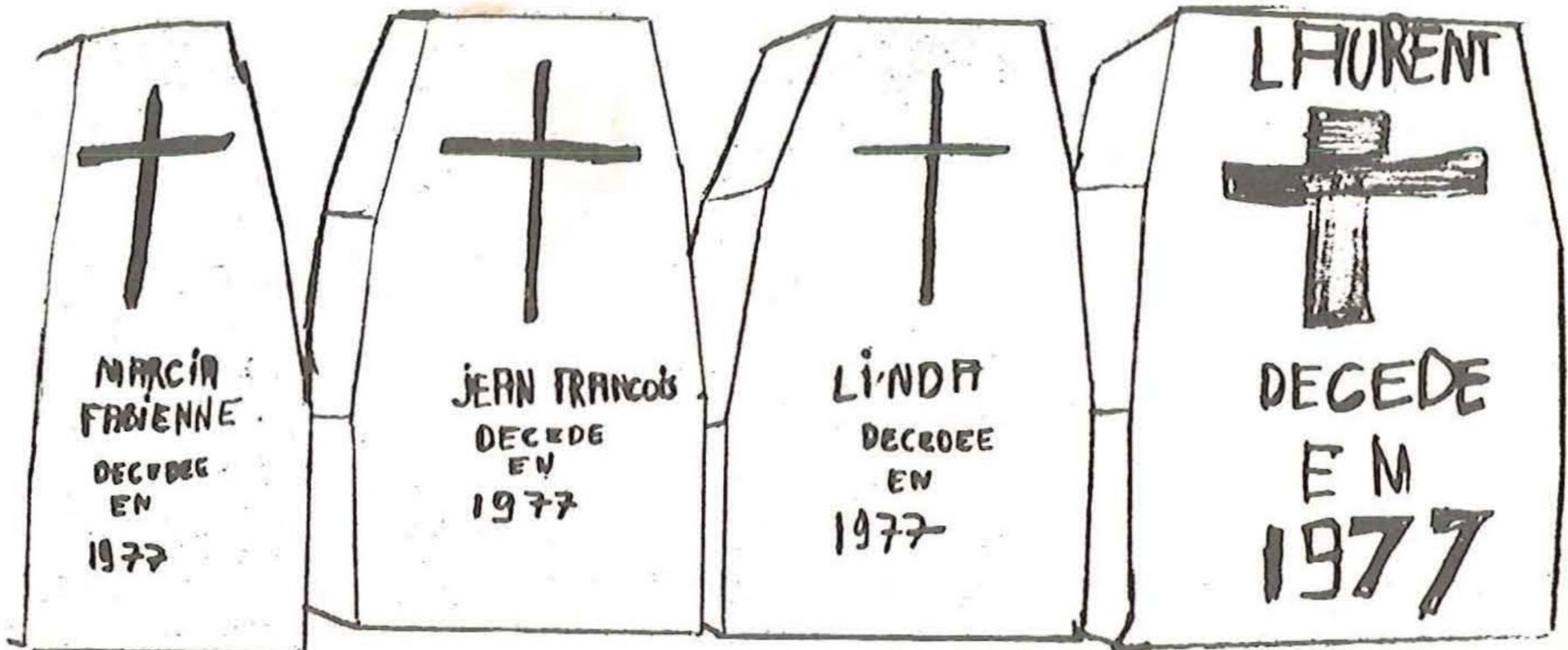
Les filles racontent sans toujours comprendre la portée d'une telle expression, plutôt énumération qu'explications... par contre les garçons sont entrés rapidement dans la compréhension de la bande... sont-ils plus familiers de la violence?... Ce sont eux qui trouveront cette histoire «exagérée» !!! Ils décident d'en écrire une mais ne donnent pas suite à leur projet... Les filles semblent l'oublier.

Utilisation de la B.D.

1978, en E.N.P., je montre la bande, je l'explique, la commente... après avoir été à l'écoute de leurs problèmes d'adolescents (pendant un stage, un petit groupe d'enfants venant à un atelier B.D. + photos + dia de 5 à 7). Je leur dis : «Voilà un enfant qui comme vous a tenu à dire par le dessin les problèmes qu'il a avec un adulte, peut-être avec tous les adultes !». Je leur propose de photographier la B.D., vignette par vignette, puis d'essayer de sonoriser «Monsieur X» (musique, bruitages, commentaires éventuellement). L'atelier «bruitages» marche assez bien mais pour des raisons techniques le montage sonore final n'est pas toujours de qualité... Le stage prend fin sur un demi-échec (ressenti par moi en tout cas !).

Louis OLIVE

NE MANQUEZ PAS LE
PROCHAIN EPISODE
DU MAITRE



Freinet a retrouvé ce que depuis l'antiquité l'homme avait pressenti des propriétés mystérieuses de l'expression libre, à savoir que toute expression et écriture vraies — entre imaginaire et réel — permettait, dans certaines conditions, de s'opérer de ses propres blessures en les symbolisant, en les ramenant dans le filet du langage, pour situer en dehors de soi les inquiétantes étrangetés de l'intérieur.

On dira que la plupart des textes libres sont loin de ce modèle. Ils correspondent en effet à une simple interrogation de l'enfant sur sa situation actuelle, ses relations, ses rencontres quotidiennes. Il amène ainsi en classe sa partie extra-scolaire, les points d'appui qui le complètent et il y poursuit une indispensable réflexion sur sa vie.

En fait, il s'agit, sous une autre forme, du même travail mental pour se constituer en tant que signifiant, pour évacuer ce qui empêche de l'être et qui barre la route du devenir.

C'est pourquoi je ne pense pas qu'il suffise, comme René Laffite (5), Henri Vrillon (6) et Pierre Clanché (7) le préconisent, que les productions libres soient épluchées selon des méthodes linguistiques de décodage. L'entreprise est intéressante mais ce décodage à lui seul me paraît incapable de nous mener au cœur de ce qui se joue dans les textes libres et qui nécessite une appréhension globale du rapport de l'enfant réfléchissant le plus souvent sans le savoir à sa propre vie, avec l'écriture et le dire. Je souhaite qu'un débat approfondi s'engage un jour sur ces points, me réservant de développer à cette occasion les notes ultra-rapides et simplifiées de ce papier.

Un tel débat soulèverait nécessairement un troisième problème : comment accueillir en classe l'expression libre de l'enfant ?

Ici, pour Marc, nous avons affaire à une question particulièrement délicate puisqu'il présente à un instit des accusations concernant un autre instit. A la limite, on pourrait se demander si la disponibilité de nombreux enfants en classe ne dépend pas de défoulements préalables de ce type, concernant les adultes et leurs enseignants actuels, exactement comme c'est le cas dans de nombreuses psychothérapies où la situation est bloquée tant que le patient n'a pas dit ses quatre vérités au thérapeute. Mais combien d'enseignants sont prêts à accueillir cela sans angoisse et de façon constructive ? On devine

les craintes des adultes, face à une telle entreprise de désacralisation.

Que va-t-il advenir si l'enfant est impunément autorisé à critiquer les représentants de la loi, à fronder cette loi dans ses écrits et graphismes, à dire ses sentiments iconoclastes ?

Le problème, en fait, c'est la capacité de l'enseignant à comprendre :

1. Qu'il peut être à la fois représentant de la réalité interne de l'enfant, c'est-à-dire de la récupération de ses parties cachées et obstruantes, de son droit à se déployer, avec ses fantasmes et ses identités obscures, et représentant de la réalité externe, avec ses limites et ses exigences.

2. Qu'il existe un mode d'accueil de l'expression libre qui n'est pas celui de l'analyste de métier. A côté de la zone relationnelle n° 3, qui est celle de la psychothérapie travaillant au niveau de l'inconscient avec la maîtrise des processus relationnels et du décodage du langage symbolique que cela implique, et au-delà de la zone relationnelle n° 1 où l'on traite l'enfant en machine à apprendre selon une pédagogie strictement techniciste qui ne se soucie pas de la parole vraie, on peut organiser une zone relationnelle n° 2 qui accueille l'enfant, avec ses besoins d'être signifiant. Cela signifie qu'on lui donne en classe, dans des conditions définies, l'occasion de faire le travail qu'il a besoin de faire en ce sens et qui est indispensable à sa disponibilité scolaire, et qu'on l'accompagne de loin dans ce travail. En y étant attentif, mais sans chercher à y interférer ; en acceptant le plus souvent de ne pas y comprendre autre chose que le fait qu'il s'agit d'une négociation de l'enfant avec lui-même pour pouvoir s'habiter. La condition minima étant, lorsque l'enfant dessine des monstres, de ne pas le croire malade et lorsqu'il dessine des combats guerriers, de ne pas lui faire un cours sur les vertus de la paix. Il est certain que, pour l'enseignant, cette extériorité dans un accompagnement silencieux, avec l'impression d'être désarmé face à une expression des problèmes compliquée par le langage de l'imaginaire n'est pas facile. Elle nécessite une formation qui n'est pas donnée actuellement.

Que Marc et bien d'autres trouvent dès maintenant une pédagogie qui pratique — même si c'est encore à tâtons — cette zone relationnelle n° 2, ne doit pas non plus nous cacher que l'expression libre — je ne parle pas des gadgets que l'école néo-traditionnelle développe actuellement sous ce nom — ne pourra apporter totalement sa contribution à une véritable construction de la personne que dans le cadre d'une stratégie scolaire non-élitiste qui s'étalera sur toute la scolarité et dans des cadres de vie qui cesseront d'être factices.

6. Et la participation de M.E. BERTRAND... ... en attendant d'autres réactions !

Cannes, le 22 novembre 1978.

A Louis OLIVE, Christian POSLANIEC, MICHEL PELLISSIER, Jacques LÉVINE et J. GONNET.

Chers camarades,

Je vous transmets le texte que Jacques LÉVINE m'a adressé à l'intention de Louis OLIVE.

Ce texte me paraît très important, très clair et très concis. Mais ce ne sont pas seulement ces raisons-là qui le rendent très important, encore qu'il nous faille marquer d'une pierre blanche le fait qu'un psychiatre ou un psychothérapeute écrive clairement... Je sais que Jacques LÉVINE ne se formalisera pas de ce que j'écris, bien sûr, en toute amitié (1)...

Il faut que je vous dise aussi que je ne connais pas la bande dessinée de MARC mais justement le texte de Jacques LÉVINE ne nous rend pas prisonnier du document qui peut même devenir à la rigueur une anecdote.

Ce texte est très riche, il contient tous les thèmes qui seraient, je crois, au centre même des débats que nous prévoyons dans l'ensemble du colloque dont il est question depuis longtemps et pour lequel nous ne trouvons pas encore la planche d'appel, le texte qui mobiliserait l'attention des camarades.

A vrai dire, ce n'est pas d'un texte dont nous avons besoin mais d'un ensemble de relations comme celle-ci.

Je fais rapidement quelques remarques qui n'ont pas peur de courir le risque de n'être que des paraphrases de ce que dit Jacques LÉVINE.

* En premier lieu, je fais remarquer que ce texte vient à l'appui d'une expression dite artistique, que j'appelle plus généralement «sensible» (ou esthétique...). Je veux faire remarquer que nous avons toujours à la base de notre réflexion au sein du Mouvement une expression sensible ou artistique.

Je ne le fais pas seulement en tant que responsable de la revue ART ENFANTIN ou pour renforcer ma réputation d'«esthète». Il me semble que c'est une donnée objective.

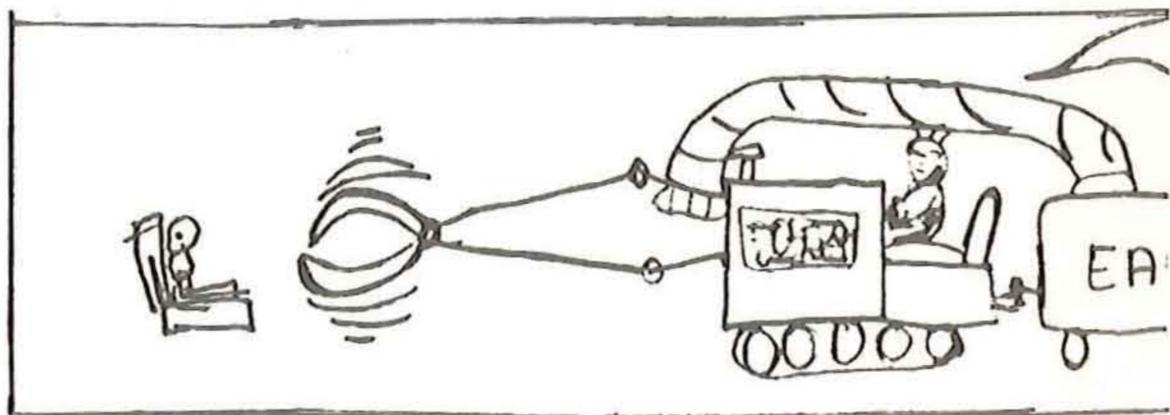
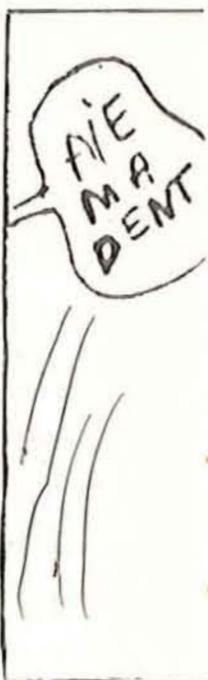
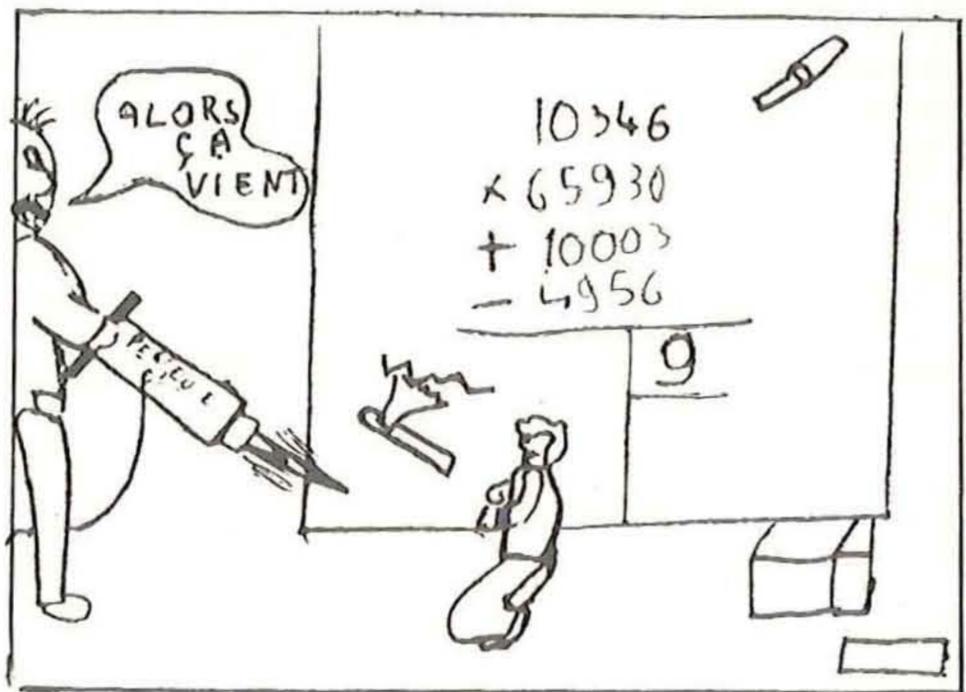
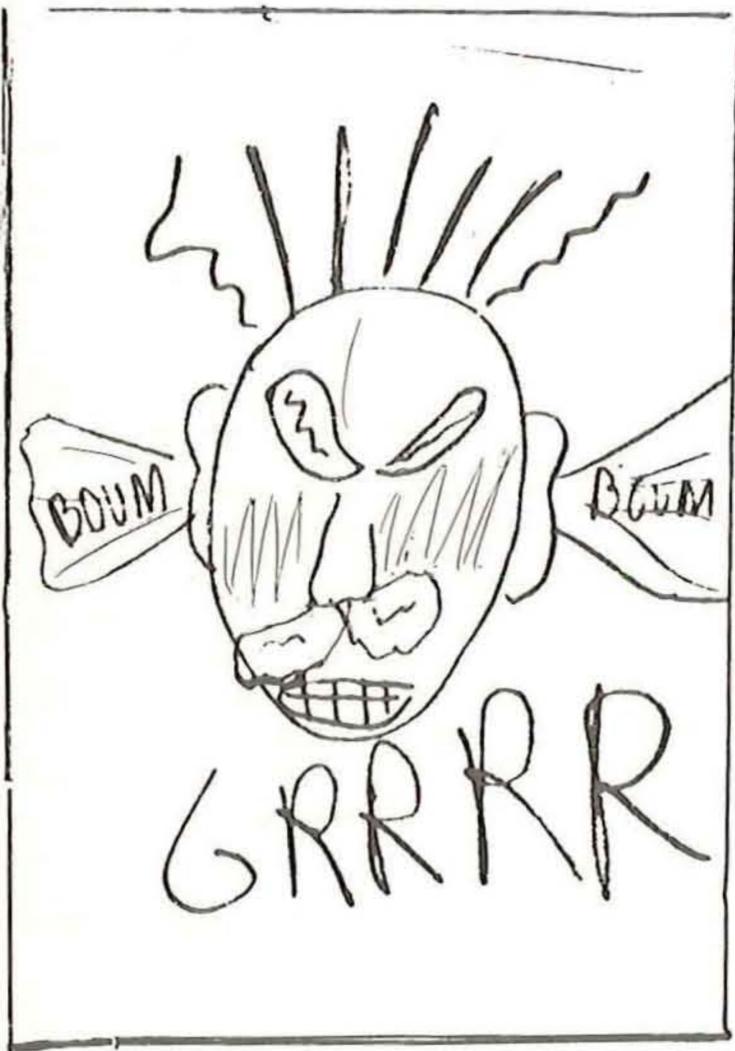
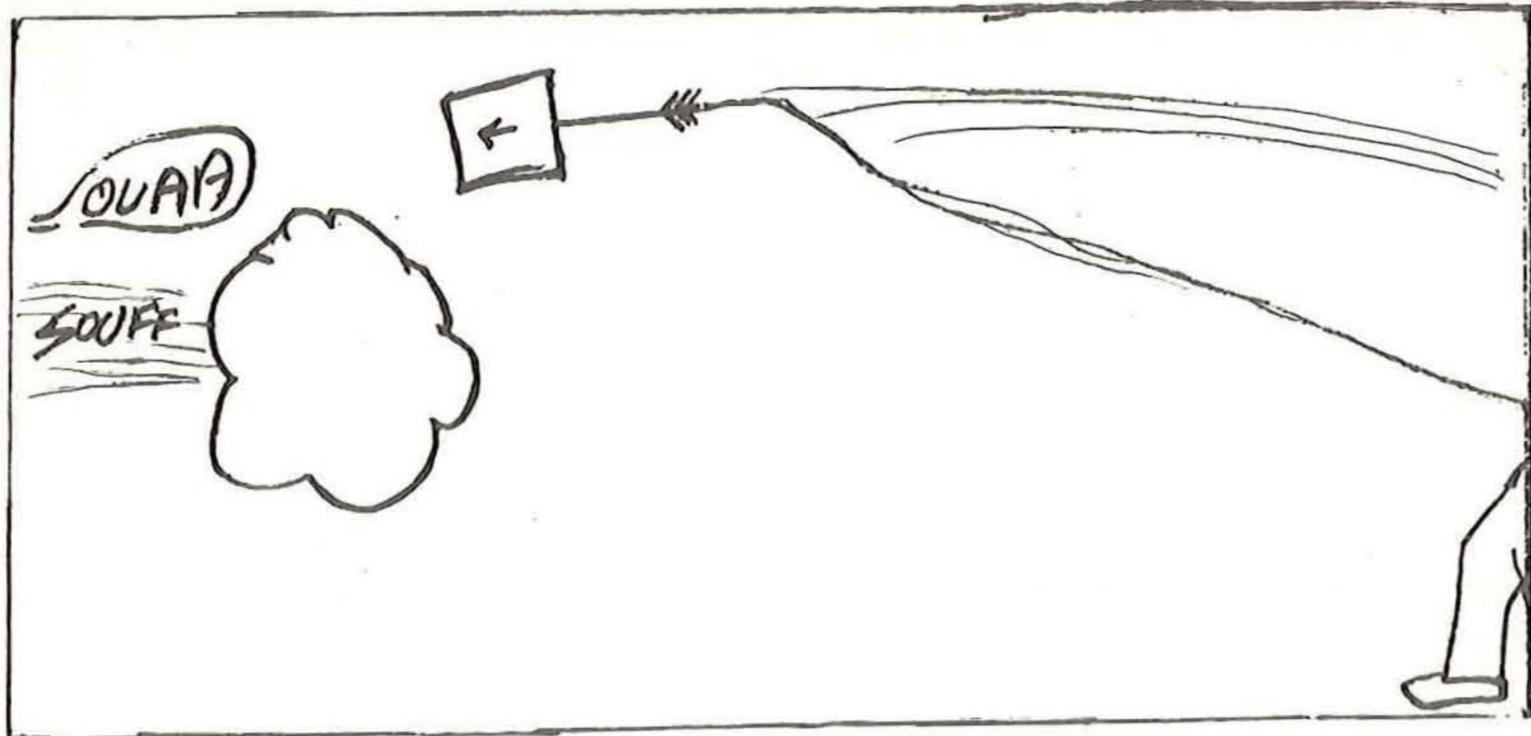
* En lisant ce texte de Jacques LÉVINE, je suis retombé inmanquablement dans les textes de Célestin FREINET du début des années 50 publiés à propos des poèmes d'une jeune adolescente, Odette MOURRIER, qui, après avoir vécu

(1) Je veux seulement remarquer que lorsqu'ils n'écrivent pas clairement, les psy le font exprès !

(5) B.T.R. n° 3, décembre 1974 et B.T.R. n° 20, mai 1976.

(6) B.T.R. n° 20, mai 1976.

(7) Le texte libre — L'écriture des enfants — (Maspéro 1976) ainsi que les idées dans l'article «Le sens de l'école et l'expression libre à l'école élémentaire». Etudes Psychothérapiques n° 23, mars 1976, Privat Ed., reproduit dans la B.T.R. n° 20, mai 1976.



5. Réflexions de Jacques LÉVINE

«L'école sert-elle aussi à récupérer son identité?»

Louis Olive m'interroge sur les réactions que m'inspire la B.D. de Marc.

Je l'accueille d'abord comme une occasion de réfléchir sur la façon dont des enseignants, qui se croient investis d'une mission de dressage des enfants du peuple (pour leur bien !) peuvent perturber l'intériorité, non seulement de certains enfants, mais de nombreux enfants.

Bien sûr, ne disposant pas de données objectives, je peux me demander si Marc n'est pas un petit farceur, qui refuse l'autorité, s'instaure en justicier et règle de vieux comptes avec d'autres autorités que scolaires. Mais, même s'il y a quelque chose de tel, je récuse ce langage qui légitime le dressage élitiste des récalcitrants. Et il y a trop de Marc aujourd'hui qui, après s'être considérés jetés, sans l'avoir demandé, dans une société, qu'ils jugent inhumaine, pratiquent en retour la non-pactisation, la méfiance hostile, voire le terrorisme de la non-communication, pour que je ne prenne pas au sérieux cette B.D.

Ce qui résonne le plus en moi dans la dénonciation de l'instit X qui, au sens quasi-physique du mot est désigné comme empêchant les enfants de vivre, c'est le clivage brutal du monde en deux camps. D'un côté, un monstre tout-puissant dont rien ne peut venir à bout ; de l'autre, des victimes impuissantes, les écoliers et leurs parents.

Ce qui me fait réfléchir, c'est que derrière son humour grinçant, au-delà des exagérations de son imaginaire, Marc ne nous dit pas seulement qu'il a souffert de cet instit. Il s'agit de bien autre chose. Il nous laisse comprendre qu'à partir de cette expérience négative, il a formé la vision généralisée d'un monde injuste, égoïste, sadique. Autrement dit il est, dans un deuxième temps, moins victime de l'instit que de la philosophie négative qu'il a secrétée pour faire face.

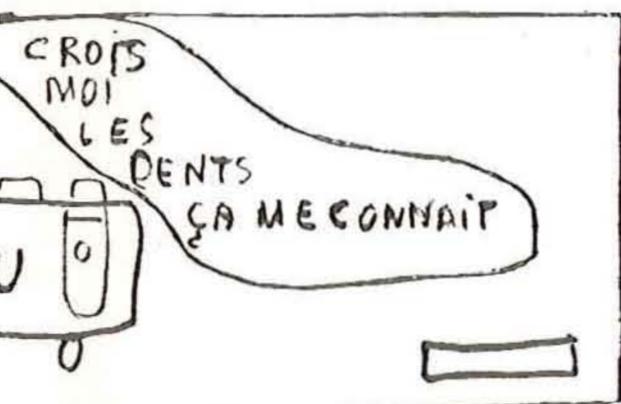
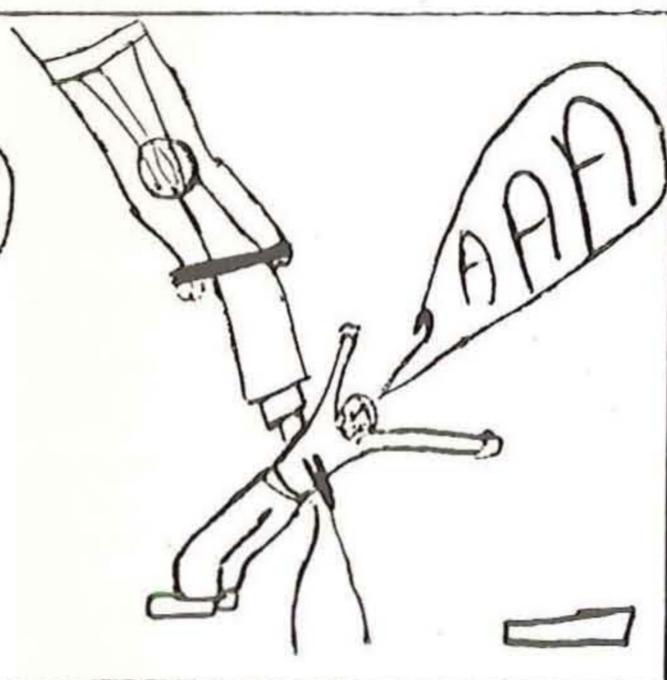
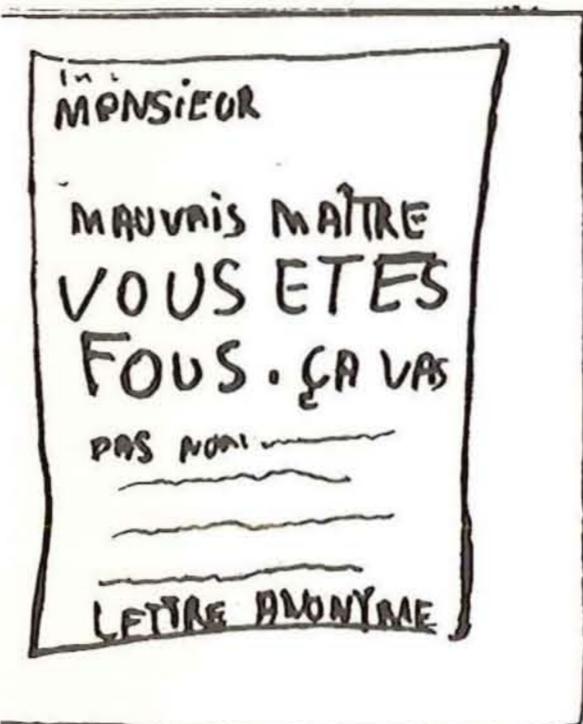
Car il faut faire la différence avec une vision de la société qu'on élabore d'une place de spectateur, lorsque après avoir pesé le pour et le contre, on décide que la société est mauvaise. Le caractère spécifique de l'image de la société que forment les enfants comme Marc vient de ce qu'il s'agit d'une image envahissante qui s'installe par effraction en eux, qui fait partie d'eux sans qu'ils n'y puissent rien et qui, surtout, risque de conditionner toute leur façon ultérieure de réagir aux autres, donc d'organiser leur vie.

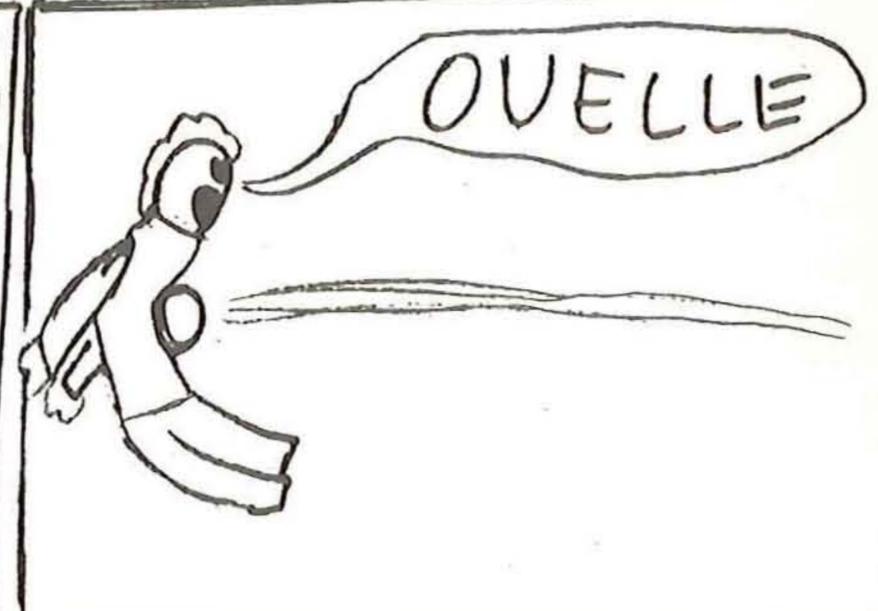
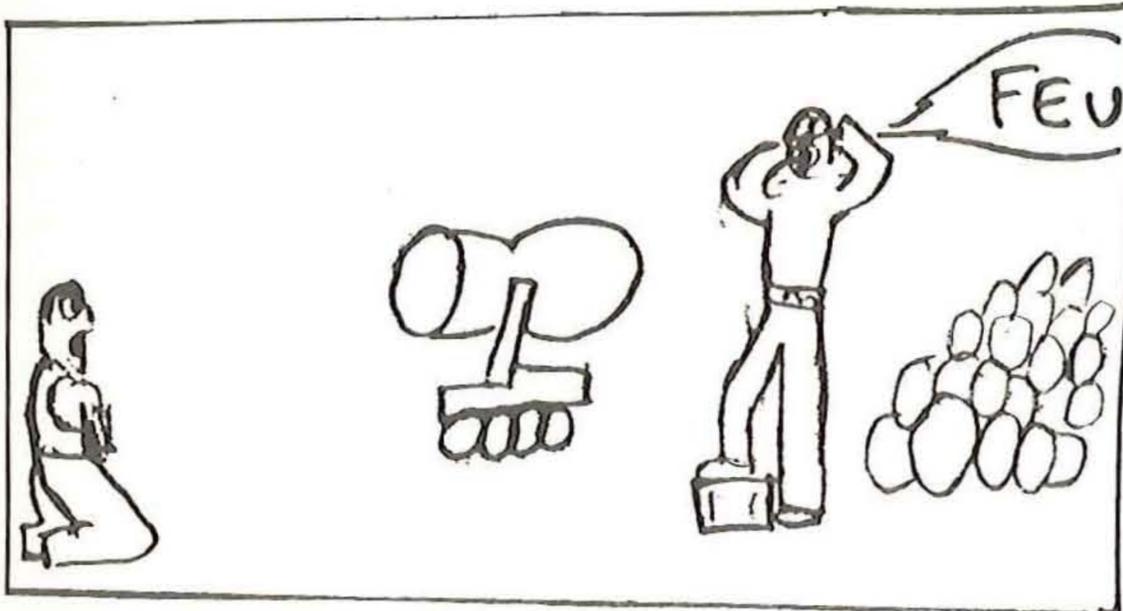
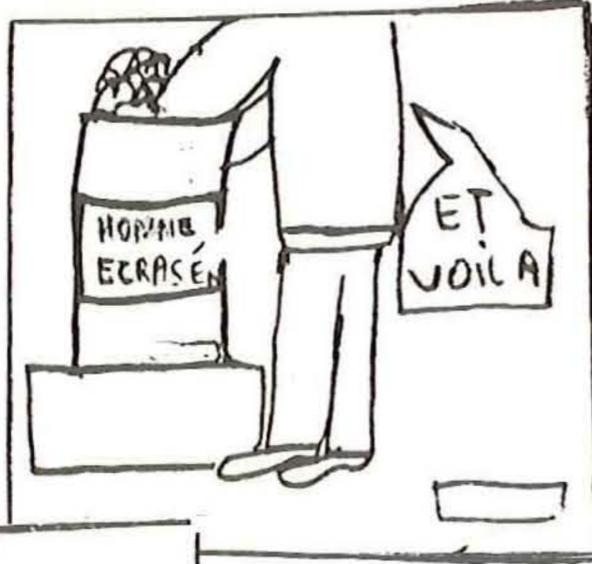
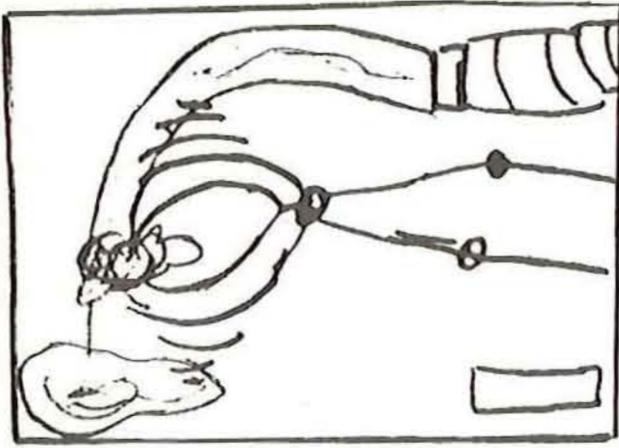
On peut comprendre le mécanisme : pour résister à l'agresseur, l'enfant a, en gros, le choix entre l'inconscience, la culpabilité ou une représentation hyperdramatisée de la situation. Celle-ci peut fonctionner dans un sens phobique, c'est-à-dire pour se faire peur à soi-même et s'obliger à une vigilance constante face au danger possible, ou alors, comme cela semble être le cas de Marc, alimenter une rancœur qui est une des rares façons de continuer à exister face à l'insupportable négation de soi par l'autre.

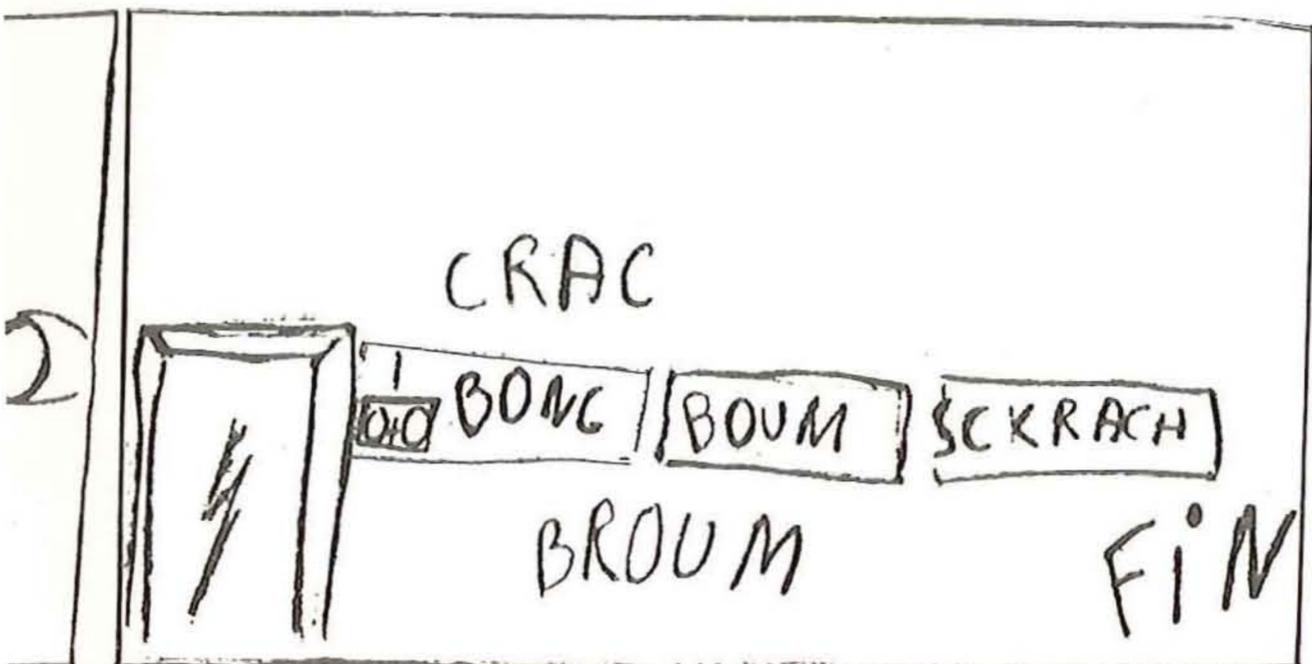
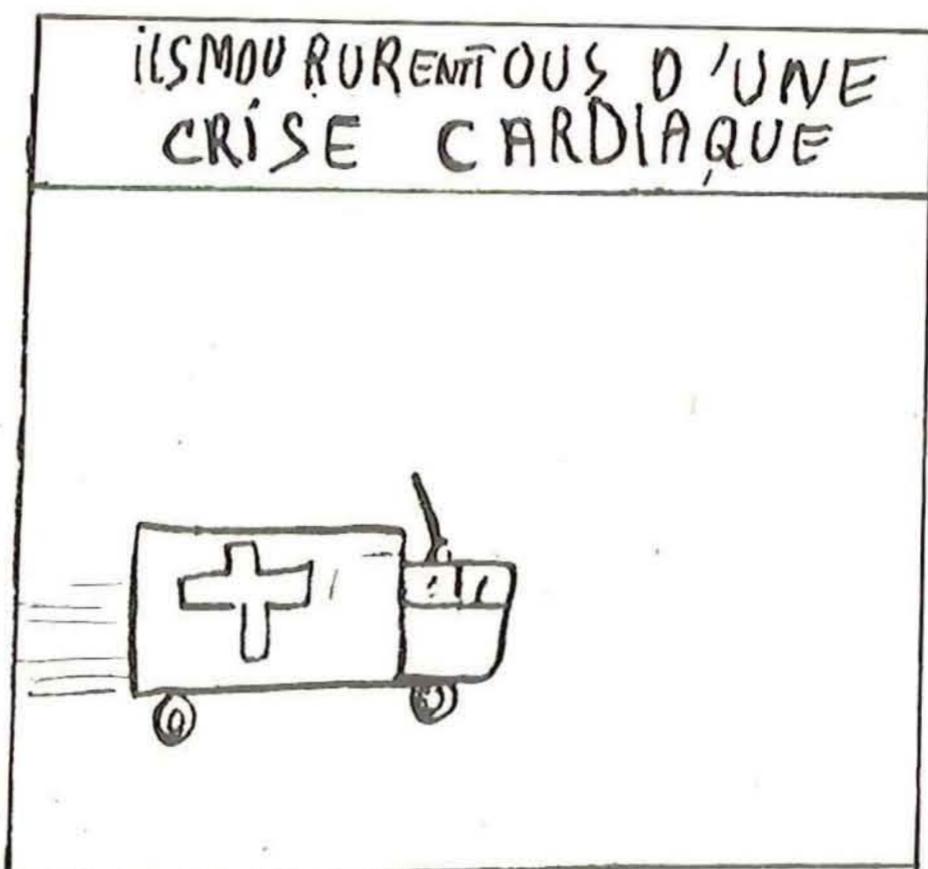
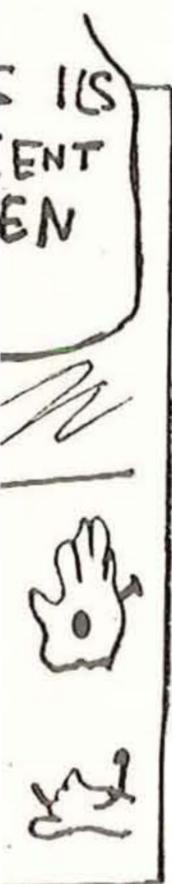
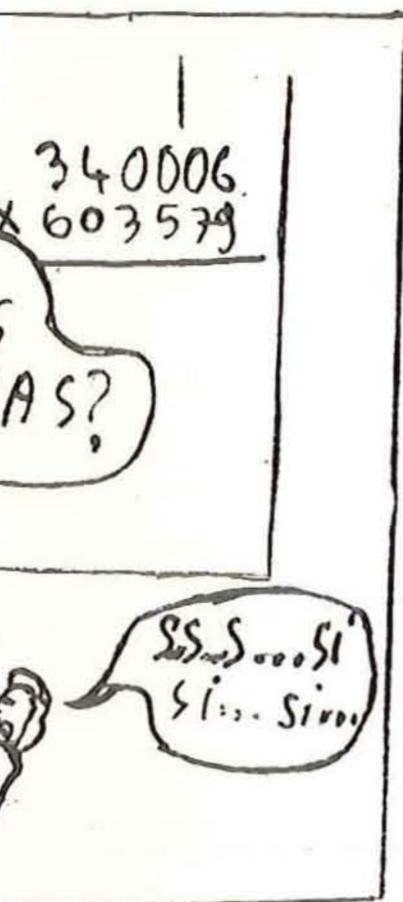
Reste à saisir pourquoi l'école c'est, pour un enfant, surtout dans les débuts, plus que l'école ; pourquoi c'est l'un des endroits où l'on forme sa représentation du monde (plus un *imago* qu'une image, plus au travers du vécu de la relation avec l'enseignant que par ce qui est dit explicitement de l'organisation sociale). C'est que l'instit représente un «autre» particulièrement virulent et pas seulement lui-même. L'école traditionnelle fonctionne comme une religion. L'instit n'y est qu'accessoirement le représentant du savoir et des grands morts qui ont élaboré le savoir. Il renvoie surtout à un espace mystérieux situé dans la stratosphère de la classe où se fabriquent les balances qui servent à juger chacun. A peu de choses près, la classification en bons, moyens, mauvais, rejoint celle du paradis, du purgatoire et de l'enfer. Dans ce contexte inconscient où le champ scolaire visible s'articule sur un invisible champ social mythique (où se trouve le sens caché de toute l'organisation scolaire dans ses moindres détails), l'instit est, et il le sent bien, le porte-parole de ceux qui se sont arrogés, dans la société, le droit de juger les autres. Il n'est donc pas étonnant que l'enfant, surtout quand il est jeune (ensuite il saisit mieux le peu de poids du statut social de l'enseignant) structure sa notion de l'appareil social réel au travers de la façon dont ce micro-appareil social, mythique qu'est l'instit, se conduit envers lui.

Qu'en résulte-t-il pour Marc et ses semblables ? Dans le cas de l'excès répressif, il n'y a plus de dialogue possible, le monde devient une menace à éviter, il faut s'isoler dans des groupes marginaux, en ruminant sa rancœur ; d'où ces explosions d'agressivité où l'on devient à son tour l'agresseur de la première victime qui se présente.

Certes, c'est l'organisation économique et sociale qui rend compte, avant tout, de l'inhumanité de la société. Et nous savons que l'école







est appelée institutionnellement à en prendre le relais. Mais doit-elle en rajouter, apporter sa contribution active à la fabrication des loubars, des aigris, des paumés, des déréalisés, de tous ceux qui rejettent la réalité qui les a rejetés ?

Venons-en à une deuxième interrogation : «A quoi cela sert-il à Marc de faire cette B.D. ?»

J'ai dit jusqu'à présent mes suppositions concernant ce qui se passe dans la tête de Marc, avant la proposition de B.D., donc avant son entrée dans sa classe actuelle. En gros, il est comme habité de l'intérieur par l'instit X, obstrué par la mauvaise partie de lui-même représentant sa défaite par l'instit X (avec toutes les autres défaites, réelles et imaginaires, que cela réveille). On peut dire deux choses de son état : il vit une perte d'identité et le corps étranger qui le remplit bloque son devenir, le ramène au passé.

Là-dessus vient une proposition d'expression libre. Il est clair que pour Marc elle fonctionne comme incitation à récupérer son identité et à se débarrasser de ce qui l'empêche de se remettre en devenir vrai. En trouvant les images et les mots pour faire un portrait dénonciateur de l'instit X, il commence en réalité un travail d'évacuation d'une partie aliénante de lui-même qui bloque la marche en avant de sa construction.

Je dis : il commence, car je ne suis pas sûr que le problème de l'instit X soit le seul à le gêner et parce que l'expérience psychothérapique montre qu'il n'est pas toujours suffisant de dire ses rancœurs et les images pathogènes de soi pour aller mieux de façon décisive. Même perdant de leur virulence, les vides, les lézardes, les brisures d'amour du début de la vie demeurent. Il ne suffit pas de mettre en mouvement une dynamique de récupération de l'identité pour la mener à terme et pour désarmer l'excès des forces répressives qu'on porte en soi. C'est l'un des aléas de l'expression libre mais il ne la condamne pas, loin de là, et ce qui se libère constitue un acquis.

Ceci dit, cette B.D. de Marc est-elle un cas particulier ? Nullement. On trouvera dans les textes libres cités par de nombreux enseignants Freinet, notamment par Michel Barré (1), Paul Le Bohec (2), Jacques Caux (3), Jean-Louis Maudrin (4), des exemples très précis d'évacuation progressive de ce qui empêche un enfant d'être signifiant (sentiments d'anormalité, d'origines inavouables, de vécu monstrueux du corps, de pulsions mauvaises, de transgressions angoissantes de la loi, identifications sexuelles insolites, projets de mort, vécu réel ou fantasmatique d'abandon, obsession des énigmes de la procréation, etc.).

(1) B.T.R. n° 30, juin 1978.
 (2) B.T.R. n° 4-5-6, février 1975.
 (3) B.T.R. n° 11, septembre 1975.
 (4) B.T.R. n° 9-10, juin 1975.

l'aventure douloureuse du passage de sa petite école du Pont-de-Lignon au collège de la grande ville voisine, avait écrit un poème décrivant la «jeunesse des geôles captive».

1952, ce n'était pas 1978 ! Néanmoins l'expression est la même et il y a incontestablement une permanence dans la qualité et dans la nature de l'expression permise et offerte grâce à une pédagogie d'expression libre.

Autre remarque :

• Ce qui est renforcé en 1978 c'est la permanence de la rancœur. La rancœur ce n'est malheureusement pas la révolte, et cela confirme, bien sûr, les aspects essentiels que révèle l'enquête du GUIDE DE L'ÉTUDIANT, l'enquête de l'OBSERVATEUR sur «la bof-génération» et sur une plus récente publication d'un quotidien.

• C'est sans doute une des raisons essentielles de la crise que connaît actuellement la pédagogie et notre Mouvement en particulier, que l'expression des jeunes contienne en premier lieu cette rancœur et ce rejet d'une société marâtre et d'une organisation sociale totalement inaccueillante et rejetante.

• Je crois que l'une des raisons de la crise actuelle c'est que les enseignants n'ont pas suffisamment conscience que la première manifestation de l'expression libre est cette rancœur ; c'est un peu comme pour les confitures : la première chose qu'offre une confiture, c'est une écume et on croit que cette écume est douce, parfumée et sucrée, mais comme pour la mousse sur la bière, quand on y goûte on est bien déçu... c'est du vent. Des bulles.

Encore une remarque :

• C'est un rappel de la pensée de Célestin FREINET que fait Jacques LÉVINE et qui me paraît essentielle ; c'est une attitude de Célestin FREINET face à l'expression libre : elle n'a jamais été une attitude dite «scientifique». Célestin FREINET savait qu'il maniait quelque chose de mystérieux. Ses attirances poétiques mais aussi ce qu'il appelait la psychologie des pro-

fondeurs lui donnaient incontestablement conscience d'agir un peu comme un magicien. Dans ce cas, il avait davantage confiance assurément dans les analyses d'Elise sur la part du maître que dans les ventes du matériel d'imprimerie et les louanges en faveur du limographe, «rôle libérateur» de la C.E.L.

Viendrait après le débat auquel Jacques LÉVINE nous appelle sur la valeur des expressions libres des jeunes : «à raconter ses maux, souvent on les soulage...».

Ce n'est peut-être là que le tout premier et bien faible avantage d'une année passée auprès d'un «insti» ou d'un professeur qui, pendant une année scolaire permet une approche d'expression vraie.

Il faudrait que nous ayons des documents pour mesurer précisément l'impact sur des enfants, de quelques mois d'expression libre ou au contraire l'impact de trois, quatre années ou même de toute une scolarité de pédagogie Freinet.

Renée COQUARD vient justement de m'adresser les cahiers de plusieurs enfants qui sont restés avec elle de la section enfantine jusqu'au C.M.2.

Voilà, je crois, des documents qui nous mettent du pain sur la planche.

Encore une dernière remarque :

J'aimerais faire une analyse de la raison pour laquelle, dorénavant, chacun de nos camarades qui a élaboré un travail s'en va en consultation auprès de Jacques LÉVINE.

Encore une fois, je dis cela en toute amitié, en sachant, parce que je le connais bien maintenant, que Jacques LÉVINE accepterait cette analyse.

Ce n'est pas le lieu de la faire ici, je veux seulement vous dire que je me demande si nous allons encore pouvoir longtemps accompagner chacune de nos B.T.R. (là, ça me paraît à peu près normal) et aussi chacun de nos articles importants d'une citation ou d'une appréciation de Jacques LÉVINE.

C'est d'ailleurs au-delà de la personnalité de Jacques LÉVINE qu'il faudrait, je crois, poser le problème : la pédagogie aujourd'hui n'a-t-elle comme référence que la psychologie des profondeurs d'une part, mais aussi et surtout la psychothérapie (2) ?

Je pense pour ma part qu'une autre raison grave de la crise actuelle de la pédagogie et de notre Mouvement (vous pouvez constater que c'est une préoccupation essentielle pour moi en ce moment), que cette crise vient, je crois, surtout du fait qu'au lieu d'éduquer et d'élever il nous faut d'abord en 1979 commencer par guérir, mais nous ne savons pas à vrai dire si nous sommes capables d'entamer seulement un processus de guérison, et si, comme le fait remarquer Jacques LÉVINE, nous en avons la moindre conscience et, pire, le moindre désir.

EN GUISE DE CONCLUSION... PROVISoire !

Je ne sais pas si toutes ces remarques sont suffisamment claires pour vous. Elles viennent du fait que je crois être en ce moment à fond dans le problème comme on dit.

Ce texte a eu pour moi beaucoup de résonance. Aussi, je souhaite qu'on lui donne dans L'ÉDUCATEUR toute l'importance qu'il mérite et que tout cela — ce qu'écrit Jacques LÉVINE et les remarques que je fais ici — serve avant tout de tremplin et de base pour les débats futurs dont nous avons besoin.

M.E. BERTRAND

(2) Voir par ailleurs le débat que j'ouvre à propos du livre *L'illusion psychanalytique en éducation* (L'Éducateur n° 5, janvier 1979).